

PREMIÈRE
PARTIE

CRÉPUSCULE

SOLEIL COUCHANT sur Nazareth.

Les nègres retournent chez eux parmi l'éclat cuivré des pins. Les nègres chantent sur le retour. Les hommes blancs se tiennent raides à la porte de maisons décolorées. Les hommes blancs se tiennent immobiles.

Les eaux de la baie rougissent jusqu'au golfe bleu où nage un soleil sanglant . . . soleil couchant sur Nazareth.

Le révérend Dill, de l'église blanche, crie :

« Est-ce qu'on respect'ra 'fin son saint nom qu'est béni ? Est-ce qu'on va jouer aux cartes et danser et boire l'alcool d'maïs : ou est-ce qu'on s'ra fidèles à l'esprit d'not' Seigneur Jésus-Chris' . . . *Alléluia* ! . . . *Lui*, jamais *Il* a j'té les dés, *Lui*, jamais *Il* a r'gardé une femme par convoitise. »

Nazareth. Le Golfe du Mexique draine le sol, rouge sang, vers des mers grises en mouvement. Mers mouvantes du monde en mouvement contre Nazareth immobile . . . *nègres en mouvement, nègres en chant* . . . un caillot de glaise craquoise. Mais les arbres chaloupent. Et les yeux d'un homme sombre scrutent l'avenue de pins et de yaupons, il hume l'odeur des feuilles de camphrier en automne :

— Quand l'année meurt pourquoi frémit-elle ?
Quand l'année meurt pourquoi chante-t-elle ?

Il est grand et élancé. Sa taille et son élancement agiles. Il a la couleur du crépuscule sur les routes ombragées qu'il parcourt. Les blancs l'appellent « la Perche ». Ils ne voient pas comme sa taille chante, ils ne voient pas comme il est frêle et affamé près des pins. « Grand nègre », ce qu'ils voient.

La route est derrière lui. Les pins dans ce monde marécageux se font cyprès. La route dans ce monde menaçant se fait sentier. Le ciel est un tambour de peau blanche et tendue : vide, qui sonne le vide. Il marche. Des voix sont charriées sous le tambour blanc du ciel. Des voix sombres. Des voix plaintives qui font espoir. Un chant charrie le ciel blanc d'où le soleil est tombé.

Le sol est rouge . . l'herbe éparses et les aiguilles répandues laissent le sol nu : et les arbres s'élancent au-dessus de leur pénombre drapée dans la pâle immensité. Le ciel est nu blanc, la terre est nue rouge. Parmi les arbres, entre le ciel et la terre, l'obscurité commence à vivre.

Elle est peuplée de chants . . flamme noire . . qui serpentent comme des fusées horizontales parmi les états de silence.

Silence autour du chant. Les cyprès submergent un silence plein de ce chant.

« Ah-o. Ah-o. On r'gard' les cieux du Seigneur ? »

Une petite jupe volette au-dessus de jambes noires qui frétille. Un petit corsage luit blanc entre des bras noirs. Au-dessus de la tête ronde, des cheveux poussent comme un moulinet.

« Comment qu'ça va, John ? »

« Comment qu'ça va Mandy Smith ? »

Elle est petite : elle se dandine jusque sous son menton.

« Vais *bien*, quand que j'te vois. »

Il sourit et tâte les joues dures de la fille qui luisent dans la pénombre.

« T'es en r'tard », dit-il.

« Et pis — ? »

« Ta m'man, elle dira : tu fais quoi là dans l'obscurité ? »

Le rire de la fille, anguleux et fort, est perçant comme ses jambes se dandinent.

« Et j'dirai à m'man : ben j'étais avec John Cloud la Perche. Et m'man, elle me caressera mon bras. Elle sourira et elle dira : Oh, avec John ? C'est b'en, ma fille, c'est très b'en. P'isque t'étais avec *John*. »

Une cohue de cris d'enfants et de pieds nus battant broussailles s'étend là-bas dans l'ombre. Mandy s'esquive, sa voix en rire déroulant un ruban argenté par-dessus la danse brune de son corps.

Une armée d'enfants s'abat sur lui : stop.

« L'avez pas vue ? » Un garçon, au pantalon déchiré et à la chemise couleur chanvre ouverte jusqu'au nombril, et le reste tout nu, tout brun, pose la question.

« Vu quoi ? »

« Notre chèvre. »

« Ah, c't' un' chèvre qu'vous chassez ? »

Trois garçons, quatre filles, échauffés, bronzés de sueur, et les lambeaux de jupe et de pantalon posés fortuitement sur leur nudité, lèvent les yeux vers John.

« Sûrs qu'elle est passée par là ? »

Sept têtes noires acquiescent.

« Alors venez. Mais faites pas tant d'raffut. Allez-y douc'ment. Sûr'ment qu'elle est affamée, just' tout comm' vous tous. Et qu'aussi elle veut rentrer. Z'êtes tous trop pressants : l'a eu peur. »

Ils s'alignent avec John. Ses bras se déploient en éventail que leurs corps docilement suivent instantanément. Ils avancent parmi les arbres. Les appels du chant remplissent le silence de la nuit qui tombe.

S O U S un immense chêne vert, se trouve la case de John et sa mère. Son bois patiné est adouci par le crépuscule que le flot de verdure imprègne de vert chatoiement. Elle est symétrique : ses deux chambres aussi profondes que le logis, de chaque côté d'un couloir qui la perce de part en part. Un murmure de basse-cour y circule toujours jusqu'à la vaste pelouse du devant, où se dressent des souches, et un poteau d'attelage, et de jour les poulets et les porcs perdent leur identité dans la quiétude.

M^{me} Cloud, assise sur une chaise à bascule sous le porche, attend son fils. Une odeur d'igname et de chou et de porc frit enveloppe la paisible case, la défend comme un charme bienfaisant contre l'humide pression du marécage. Le chêne vert sommeille. Ses coulées de mousse descendent verticalement dans les nodosités du bois. Une luciole précoce étoile le noir des basses branches. Le couloir de la case est la gorge de la case. De la cour, à travers la gorge de la case, remonte la lourde agitation d'animaux endormis. Un porc couine nostalgiquement. Là-bas, le braiement d'une mule perturbe momentanément la quiétude du firmament . . . Les grandes foulées de John ponctuent l'inébranlable monde pourpre comme de lourds verrous qui maintiennent le bois d'un coffre.

Il voit sa mère qui l'attend, en se basculant : il sourit.

« Désolé, m'man. La chèv' de Meaghan s'est perdue.
Quelle chasse ç'a été. »

« Entr', fils. L'dîner t'attend. Y'a office ce soir. »

Elle est grave et pesante. Elle se lève.

« . . et Mary Cartier pass' nous prendr'. »

La case est calée sur la terre glaise. M^{me} Cloud descend les marches. Son fils sourit à son air grave. Il replie ses mains autour de sa taille et la fait pivoter. Il y a la case au-dessus d'eux : un grand fils souriant et une pesante femme plus près du sol, dont la suintante moiteur est pesante sous la pesante guirlande de mousses et d'arbres. Mais il sourit. Et la case intercède . . mains d'un homme rêvant, vivant, aimant tel qu'il s'est forgé . . pour le sourire de John contre le poids de sa mère.

Il se penche et pose sa joue de bronze contre la sienne. Il l'aide à remonter, simulant l'effort.

« La vieille — tu t'fais paresseuse, tu t'fais grosse ! Ta cuisine est trop bonne. M'man, bientôt faudra que j'te traîne. »

Dans la fumée du repas, elle s'assoit à ses côtés. D'humeur, avec le sol et l'arbre et le ciel mourant qui la renforcent, elle rejette le sourire de son fils.

« John », dit-elle, « j't'ai dit qu'Mary Cartier pass' nous prendr'. Et toi tu t'assois et tu dis rien, fils. »

« J't'ai entendu, m'man. »

« T'es pas content, John ? »

Il la regarde, en silence. — *C'est ta peau !*

« T'es pas content, fils, ri'n qu'un peu ? »

— Ton amour est un soleil blanc qui luit sur la mer.

Mer bleue d'été

Ciel bleu d'été

. . V'là ton amour !

C'est ta peau !

« Pourquoi qu'tu réponds pas à ta m'man ? »

« M'man, 'scuse-moi. »

« T'es pas content ? »

« Non . . non. »

Elle secoue la tête.

« Ni j'suis triste . . et . . ni j'suis content. »

Tout ce qu'il voit c'est sa mère : vieilles mains brunes, noires aux ongles, bleues aux jointures, étreintes dans la nostalgie.

— Mer d'été . . ciel bleu . . soleil blanc . . *C'est ta peau !*

Son visage rayonne de la jeunesse de son amour. Elle se détourne et la lumière de la lampe l'immerge. Profil net au long nez busqué et au front droit, à la bouche épaisse et son sourire aussi délicat et beau que ses mains jointes.

— Je t'aime, ma mère. Mais c'est ta faute. C'est toi qui m'as fait.

« M'man », dit-il à voix haute, « m'en fiche qu'Mary Cartier pass' nous prendr' pour l'église. »

« Oh, tu t'en *fiches*. Ça c'est que'qu'chose. Merci. » Elle le scrute. « T'en pinces pour elle, fils. Me mens pas. C'est vrai. »

— Et j'en pince pour toi. Et dans mon amour pour toi, pourquoi y'a aussi du r'proche ?

« Chère m'man », dit-il, « tu veux si tôt t'débarrasser d'ton fils ? »

Elle est touchée. Elle lutte contre son émotion. Elle prend les dernières assiettes de la table et les emporte. Elle fait face au placard où elle les range. Elle ne peut échapper à l'urgence de son humeur. Elle revient vers la table à la lampe fumeuse et le visage de son fils qui l'éclaire de sa lueur.

« John », dit-elle, sans le regarder. Elle ne voit que la pièce dans laquelle ils sont assis. Assise près de lui, tirant la lourde

chaise pour s'asseoir plus près encore, elle voit la pièce qui vit dans ses yeux . . elle voit leur monde. Une obscure pièce brune, toujours obscure, un soleil qui n'a jamais atteint le fruste enduit, les larges poutres du plancher. Le soleil tape sur le chêne vert dont les feuilles changent le soleil en une fraîche danse de verdure. Le soleil est un fléau sauf où de fraîches feuilles le transfusent.

« John », dit-elle : « John — », sa main s'avance vers lui, lui tire la main vers le tablier sur ses genoux. « John, j'ai peur. »

Il voit sa main tenue dans la main de sa mère.

« Fils, tu es fort et bon. Fils, suis fier de toi. La case et l'marécage, ils me r'tiennent ici. Mais tu es là, ils t'ont pas enl'vé d'moi. Pas encore. »

« Pas encore ? »

« J'veux t'avoir toujours, John. Mais j'ai peur. J'ai peur. »

Il a compris. Il a un peu levé sa main pour caresser les siennes.

« Mais m'man, et si la case et l'marécage *m'étouffent* moi ? »

« Étouffer, c'est notre vie. » Sa voix est rude.

« Ça l'a été. »

« Et ça l'sera, John. Oh, j'sais qu'j'ai raison d'avoir peur. Étouffer, c'est la vie de l'homme noir. C'est pour ça qu'il est noir, j'te dis. Étouffe un homme blanc, il devient noir aussi. Ose même pas rêver d'autr' chose. Oh John, j'sais qu'j'ai raison d'avoir peur ! »

« M'man, j'ai d'jà montré qu'j'voulais partir ? »

« C'est l'r'gard dans tes yeux. Si jamais ils trouvaient ce r'gard, John, dans tes yeux. T'as pas oublié ton oncl' Wallace. Mon frère Wallace. L'avait un rêve comm' toi. C'était quoi ? Ri'n, John. Ri'n que — n'plus étouffer. Just'

le rêv' d'un noir qui respire libre. Et le rêve lui donnait un r'gard dans ses yeux. Et avec ses yeux l'est allé à la ville blanche, et l'a r'gardé: r'gardé les magasins, r'gardé les cafés, r'gardé les hommes qui lui lançaient des "Ça va, l'nègre". John, John . . un jour, avec ce r'gard qui chante la liberté dans ses yeux, il a r'gardé une femme blanche. Il r'gardait en l'air: au ciel libre et ouvert; et c'te femme elle est pas-sée d'avant ce r'gard dans ses yeux. Et que'qu'chose dans ses yeux à elle s'est attisé dans les siens. John, ri'n d'plus. Just' le r'gard attisé dans ses yeux et le r'gard attisé dans les siens. John, r'in d'plus. À la nuit, ils sont venus. Ici même. Et leurs mots disaient tout bas: "Va-t'en. Va vite. Avant l'r'tour du soleil, va vite." Et Wallace, l'est parti. »

« L'est allé au nord. »

« On l'a perdu, au nord. »

Une voix s'éleva dans la nuit. Elle grimpait haut, rapide comme une sombre fleur ailée. Et quand elle eut atteint la crête de la nuit, elle chanta :

« *Fleuve profond . . . Fleuve profond.* »

Et, son chant fini, elle chut lestement, fleur aux ailes tombées, jusqu'à atteindre la glaise rouge du sol endormi de la nuit. Et elle s'endormit.

« M'man », dit John, « comm' il est charmant notre monde. »

« On l'a perdu, au nord. »

« M'man chérie, tu vois pas? J'irai jamais au nord. Tu vois pas comm' j'aime . . comm' j'aime — » Une légère brise fila dans les cyprès et répandit un murmure argenté dans la nuit noire.

« Comm' j'aime . . comm' j'aime . . notre terre! »

« Notre, » elle secoua la tête avec ironie. « Notre terre ! »
« T'as pas entendu c'te chant ? C'tait une femme d'chez nous. Allait-elle pas bien avec la nuit ? Et la nuit s'couch'-t-elle pas familière sur not' ville . . ? »

« Ville nègre. »

« Tu d'vrais voir la nuit là-bas sur Main Street, m'man. La nuit tout' en morceaux et ses lumières tout' laides et déchiqu'tées. La nuit qui s'enfuit d'Main Street, tout l'temps. C'est not' nuit, m'man, et c'est notr' terre rouge. »

Elle a lâché la main de son fils.

« — et c'est notr' soleil blanc. »

Son visage est face à lui : ses yeux s'opposent aux siens qui ne la voient pas. Son visage se durcit d'horreur naissante.

« Fils, » murmure-t-elle, « z'ont d'jà vu ce r'gard dans tes yeux ? »

Il rit. Il arpente, d'un pas ferme et résolu, toute la pièce d'un coin à l'autre.

« Notre terre ! Notre nuit, ça l'est ! Notre monde qui chante et qui respire ! » Ses grandes foulées martèlent la pièce. Elle a peur de son fils. Sa voix s'enflamme dans la pièce confinée. La pièce est close et obscure, la flamme de sa voix s'élève haute. Elle a peur de son fils.

— Ah j't'aime, t'es mienne,
douce terre noire du Sud :
L'éclat chaloupé de tes yeux,
Le doux chant d'ta bouche.
Que chantent donc les nègres ?
N'est-ce pas le souffle même du Sud ?
T'es mienne, oh terre à tiges de neige blanche
sur le sol rouge ondulant,
T'es mienne, car mon chant et ton chant
Sont le souffle d'ma bouche.

Il s'est arrêté, comme sa volonté de bouger se fondait dans le chant. Aux derniers mots, il se tient droit dans le coin de la pièce, et la tête haute dans l'ombre des poutres. Sa mère, petite masse nette sous la lumière de la lampe, observe la taille de son fils : observe le regard de ses yeux.

Elle s'avance vers lui. Elle tombe à genoux. Ses mains s'élevèrent, tremblantes comme des feuilles sèches. Sa voix monte, plus nette, droite comme un tronc noir décharné au-dessus des feuilles automnales.

« Fils, » dit-elle, « j'ai peur. Jésus, aie pitié d'lui qui a le r'gard qu'est danger ! »

Il la relève : son visage brun près du sien, maintenant penché.

— *Ta peau.*

« L'est jolie, Mary Cartier. Elle te sauv'ra. L'est futée. Elle te lav'ra ce r'gard. Marie-là, fils. »

« Quand j'me marierai — »

« Tu f'rais bi'n. T'auras vingt-trois ans en avril. Un homme, il a besoin d'une femme. Sinon ses yeux ils furètent, sinon ses yeux ils chassent . . . »

Toc toc. M^{me} Cloud se lève, plus légère qu'elle n'est, ses bras déjà ouverts pour accueillir Mary Cartier qui entre.

La lumière de la lampe donne à la gorge nue de la fille, à ses bras nus, une noirceur lumineuse. Ses traits, arrondis et pleins, se détachent du bois noir de sa chevelure comme si quelque sculpteur, d'un burin et d'un couteau à flamme, les avait façonnés dans la terre. Elle sourit. Un léger hochement de tête imprègne son visage d'un mouvement murmurant qui fait de sa présence dans la lourde pièce un chant de la nuit.

Elle embrasse la vieille femme. Elle tend sa main à John.

« Comment qu'tu vas, Mary ? »

Elle sourit, sans un mot. Il voit ses dents qui luisent, blanches au-dessus du bleu dur des gencives.

« J's'rai prête à la minute, mes chéris. John, tiens donc compagnie à Mary jusqu'à c'que j'm'arrange. » M^{me} Cloud disparaît.

La fille et le jeune homme sentent que la pièce soudainement durcit ses murs, accentue ses angles pour les contenir. Il sent les rondeurs de cette chair de femme ; elle sent la présence de cet homme et leur conscience à chacun d'être l'un avec l'autre.

Elle s'approche du fauteuil. Sa démarche est songeuse. Lui se tient raide et résolu.

« Mary », dit-il, « m'man veut qu'on s'marie tous les deux. »

Elle s'assoit, et puis le regarde. Ses yeux sourient avec nostalgie, mais ses dents nues prennent un éclat dur et sauvage comme une voix qui pleure.

« Tu veux pas m'marier, John ? »

« Sûr que j't'aime, Mary. »

« John, oh moi je t'aime ! »

« J'peux t'embrasser, chérie ? »

Elle se lève. Leur corps se rapprochent avec douceur, s'enlacent dans un moment intense. Elle le repousse.

« J'ai peur de toi, Mary. »

« Tu m'aimes, John ? »

« J'peux pas . . m'marier . . »

« Pas encore. »

« Tu comprends ? »

« J't'aime, John. Va donc. J'veux qu'tu sois heureux. »

« Si tu comprends, dis-le moi — »

Elle rit. « Y'a ri'n à dire. T'es pas prêt, c'est tout. »

« Pourquoi, Mary ? »

« T'es encore trop *vivant*, j'r'connais, pour t'marier. Just' pour t'marier. » Elle lui tend les mains.

« Mère a peur. » Il les serre. « Si peur, qu'elle voudrait que tu m'prennes maintenant, alors qu' j'suis trop vivant. . . »

Le visage de Mary perd sa chaleur lumineuse. Et se tourne face au mur, face au monde au-delà du mur. Et est dur comme le charbon.

« J'les hais », marmonne-t-elle. « Eux tous, j'les hais. Leurs yeux froids brûlants qui t'r'gardent, avides — haineux. »

Un instant, ils se tiennent loin de vue et de sentiment l'un de l'autre, dans un nuage commun. (*Les blancs avides, les blancs dominateurs, le monde blanc affamé et sa haine froide et dure, le poison haineux d'un amour affamé.*) Loin l'un de l'autre. Soudain, ils se cherchent. Les mains se rejoignent fiévreusement et se passent l'une à l'autre leur fardeau de peur . . peur réconfortée . . plus proche encore, plus proche.

« John », sa voix est l'appel de cela, en elle sans voix. Ses bras autour d'elle boivent le doux confort de ce corps qui succombe. Et une délicatesse berceuse les renforce, sous le toit de la case, sous le funèbre voile blanc du monde.

M^me Cloud porte un châle autour de la tête.

« M'man », dit John, tenant la main de Mary. « M'man, j'espère qu'tu nous en voudras pas *trop*. Mary Cartier et moi on va s'marier. »

LA NAZARETH BLANCHE soupire à travers la baie jusqu'à la ville plus loin. Nazareth ne peut voir la ville, mais elle est toujours là. Et quand le vapeur quotidien vous amène à l'aube à une heure de Nazareth, les tours de la ville émergent blanches de la brume : et autour de vous flottent les verts débris du Golfe : et Nazareth se meurt derrière vous sur ses rives de glaise bordées de pins.

La Nazareth blanche s'enfonce soupirante vers la baie. Main Street se rétrécit résolument. Les magasins à façade de zinc perdent leur fierté, perdent en partie de leur âme. La chaussée rouge plonge vers la baie son unique volonté. Les magasins, bondés, sont piteux. La rue est stridente dans sa cacophonie de gouttières, d'ornières tortueuses et de sillons. Par un pont de poutrelles à jour, la rue bondit au-dessus d'un torrent, rouge à travers houx et chênes d'eau : la rue s'évase en une langue de terre vaste et moite qui conduit à la jetée. La jetée de la Nazareth blanche est son soupir : Nazareth soupire pour un monde de tours, un monde de trolleys et de grands magasins et de paquebots en provenance du Honduras avec une pléthore de fruits. La jetée est très longue. Elle est branlante, moisie, bosselée. Elle est étroite, elle est irrégulière, certaines rampes sont manquantes. Elle est pleine de planches fendues, de planches dangereuses à parcourir, de planches aux clous orangés qui béent cerclés

de pourriture. La jetée est la volonté désordonnée, brisée et artificielle de la ville, qui s'élance . . à un demi-mile en mer . . dans la baie du monde.

Crépuscule. Nazareth dévale, descend à la rencontre du *Psyché* qui, depuis des années, débarque des sacs, des barils, des pieds las sur une jetée rafistolée. Crépuscule. La ville s'étend à la traîne dans la rue calleuse, grise comme la carapace de quelque insecte archaïque d'où le sang noir a suinté. Nazareth vivante ruisselle le long de la pente rougeâtre vers les eaux basses. Chaque goutte de sang noir porte un visage terne et pâle comme les maisons raides plaquées contre le ciel. L'angle de leurs charpentes, les poutres décolorées, les faux zincs de leur façade trouvent leur mystérieux équivalent dans le nez et l'œil et la bouche du flot humain blanc.

Nazareth qui dégringole est distincte du monde, et reste distincte. Terre rouge, baie bleue, ciel blanchissant, à l'entour du monochrome du crépuscule. Et au dedans, tachetant l'immensité ravie du monde, les maisons comme des échardes, les visages comme des écailles sèches, pensées fragmentées, passions réprimées. . .

À son extrémité où la jetée s'élargit, le flot de Nazareth s'élargit et stagne. La baie, insolée, est une gaine de safran. De là, un point minuscule, adimensionnel et incolore, envoie un faible sifflement: le sifflement persiste et pique encore après qu'il ne soit plus. Dans les esprits de Nazareth qui attend, le *Psyché* grandit: grandit depuis la pointe pénétrante du sifflement sur la baie soyeuse . . maintenant jaune, maintenant infusée de rose . . avant que le navire apparaisse, écartant l'eau, crachant, barattant, grognant, blanche plaque souillée: arrivant à plein régime.

Des cloches tintent tintent . . tintent . . tintent un deux trois. Une odeur de sel chaud plane avec la vapeur et le

bois mouillé et le chanvre jusqu'à la jetée qui semble glisser sur le vapeur inébranlable. Le navire se balance latéralement. De sa passerelle, un homme, aux yeux cavernes, jette d'anguleuses remarques vers le pont, vers la foule. Des Noirs, pourpres au crépuscule, se déplacent avec des cordes, les jettent: la foule se remue lourdement comme les cordes se débattent. Elles sont saisies. Elles sont tendues. Vapeur et jetée s'avancent l'un vers l'autre au-dessus de la bâillée de l'eau, comme deux volontés adverses courbées par une volonté supérieure. Un Noir glisse sur l'étroit pont poisseux. Ses jambes s'élèvent: avec bras et jambes tendus vers le ciel, il frappe l'eau entre la jetée et le navire. La foule bruisse à reculons, se retient comme si le Noir en tombant l'entraînait avec lui. Un homme à la proue jette une planche qui maintient l'écart entre le navire et la jetée. Le navire s'arrête en trépidant, il résiste, comme si le Noir l'entraînait aussi dans sa chute. L'eau écume. Des garçons noirs observent étonnés et à distance la tête affolée. Des hommes blancs jettent des regards furtifs avec des yeux coupables et fuyants. La tête noire coule. Tout Nazareth se tait devant le reproche de la tête noire qui disparaît. . .

« Jetez-moi cette planche » : la voix stridente du capitaine. L'écart, au-dessus de l'eau redevenue calme, se réduit. Vapeur et jetée s'embrassent lentement.

La planche est encore lancée, à bonne place cette fois. Chariots, brouettes, cageots, une cohue de visages blancs, un semis de noirs, s'avancent du navire sur la jetée.

« Quel malheur. . . Qui était-ce ? »

« Oh, un d'ces nègres d'la ville. Pas d'chez nous. Ils en changent chaq' s'maine. »

« Pourquoi l'un des leurs n'y est pas allé ? »

« Ah ! Les nègres ? Allez-y voir. Savent pas nager, pas un. »

Virginia Hade se fraye un passage à travers la foule, s'approche d'un grand homme dont les yeux l'accueillent avec conscience des mots qu'elle va lui dire.

« Salut, ma sœur », sur la défensive.

« Bob : un des garçons qu'est tombé à l'eau ? Vrai ? »

Il acquiesce.

« Pourquoi t'y es pas allé, Bob ? »

« Pourquoi je devrais, Virginia ? Y'a plein de nègres tout autour. Pourquoi *je* devrais ? »

« Tu nages assez bien. »

Il tapote la jambe bien tirée de son pantalon de flanelle.

« Virginia, arrête ça. Au moins là. C'était un d'ces nègres, je t'ai dit. J'ai pas eu l'temps d'penser. L'a été aspiré. C'était pas mon affaire. »

Le flot de gens remonte vers Nazareth.

« T'y aurais moins pensé, si ç'avait été un blanc. »

« 'videmment. Ç'aurait été différent, j'reconnais. Ah — ç'aurait pas été différent ? »

« Oui », dit-elle. Et il est satisfait.

Jeune homme, jeune femme, se laissent emporter par le flot. La gaine de la baie pâlit en un voile d'argent sur fond orange, sur fond noir. Le soleil a disparu. Au-dessus des pins gris, une lune pleine se tient pâle. Les falaises rouges luisent comme du cuivre.